

COMPRENDRE - COMMUNIQUER - ENSEIGNER

LA GAZETTE DE LURS

de François Richaudeau

N° 40

AOÛT 2017

SOMMAIRE

- p. 1 : Edito
Jean-Marie Kroczek
- p. 2 : Un village magique
François Richaudeau
- p. 3 : 40 ans, c'est quoi
Bruno Dardelet
- p. 4 : Jean Proal et Jean Giono
Anne-Marie Vidal
- p. 6 : Provence Jean Bec
- p. 7 : De Bouche à Oreilles
- p. 8 : La voix du vent
Rolande Causse
- p. 9 : Ainsi, ai-je su lire
Mona Ozouf
- p. 10 : Le scandale sur la lecture
François Richaudeau
- p.11 : Les animaux à fables
Dominique Grandpierre
- p. 12 : Empêcher de lire !
Jean-Pierre Lepri
- p. 13 : Ève, lève-toi !
Samantha Scales
- p. 14 : A propos des cartes mentales. Alain le Métayer
- P. 15 : L'art à l'école
Jean-Luc Pouliquen
- P. 16 : La sélection de la Gazette
Citations de F. Richaudeau

EDITO

40 numéros pour une croisade en faveur des valeurs culturelles

La fabrication de la Gazette tient en grande partie de l'Alchimie. Il suffit que des amis prennent la plume et grâce à cette présence au-delà du temps et de l'espace, par la puissance évocatrice du verbe, surgit tout un monde d'expériences, de connexions et de création.

Ce numéro 40 n'échappe pas à la règle et à un état d'esprit qui privilégie la liberté des sujets et les bricolages inattendus. C'est le secret de fabrication de la Gazette et de sa longévité.

Pour François Richaudeau, l'intelligence n'exclut pas la sensibilité, l'intuition et la distanciation. C'est ce qui donne toute la force à ses écrits qui manient l'argumentation sans pour autant prétendre s'instituer en doxa. Bien sûr, des convictions fortes sont affirmées dans le domaine de la lecture où il a complètement transformé son approche théorique et la pédagogie de son apprentissage. On trouve dans ce numéro des articles qui illustrent l'importance qu'il accordait à ce débat.

Au gré des rencontres avec des poètes, des illustrateurs, des professionnels des arts graphiques, des militants d'associations culturelles, les voies s'enrichissent. La poésie aujourd'hui souvent associée aux arts visuels, s'invite dans notre publication. Mais toujours demeure le message de l'humaniste Richaudeau : poursuivre cette croisade en faveur des vraies valeurs culturelles.

UN VILLAGE MAGIQUE

Numéro 40 : Voici ce qu'écrivait François Richaudeau dans le 1 de sa Gazette.

Du village perché sur son éperon rocheux dominant la capricieuse Durance, le regard embrasse successivement les lointaines chaînes des Alpes, puis les rondeurs du Lubéron, la montagne de Lure avec le plateau du Contadour, et enfin sur une proche éminence l'antique monastère de Ganagobie dont les voûtes résonnent chaque matin des chants grégoriens psalmodiés par quarante bénédictins. Un autre culte avait été célébré un peu plus d'un demi siècle auparavant sur la Contadour : celui du Dieux Pan, le Dieu des bergers, dont le grand prêtre se nommait Jean Giono ; prônant à ses disciples les « vraies richesses », le retour aux sources champêtres. Giono qui de Manosque montait au village pour déjeuner ensemble, bavarder sur nos métiers et nous raconter de merveilleuses histoires – dont il jurait qu'elles étaient authentiques.

« Nous », c'étaient des Parisiens, des Américains, des Allemands, des Suisses, des Italiens.. graphistes, imprimeurs, éditeurs : envoûtés par les couleurs du ciel, des pierres, des collines ; rassemblés entre ces ruines par un personnage étonnant nommé Maximilien Vox. Jeune ingénieur immature, j'avais été amené là par un ami graphiste : Jean Garcia... et j'y ai tout appris sur mon métier : pas de techniques, encore moins de trucs, nom mais : oserais-je le dire – son âme, ses fondements spiri-

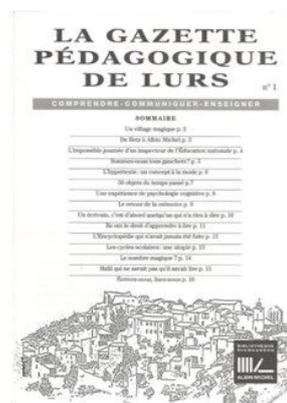
tuels. Cela n'était sans doute pas possible qu'en tel lieu, dans une telle ambiance, sans rapport avec celle de ces modernes colloques avec leurs temps de paroles minutés, leurs interventions programmées et leurs contestataires censurés. Les ordres du jour étaient d'un flou artistique, les discussions s'éternisaient dans les ruelles escarpées ou sous les oliviers ... pour s'achever autour d'un verre de pastis.

Il faut révéler certains passés, mais sans sentimentalité ni nostalgie. Beaucoup de ruines ont été relevées ; on y accède par des routes carrossables, on peut se doucher ... Mais la magie du lieu est toujours présente.

C'est là à Lurs, que j'habite, que je poursuis mes tâches d'homme de l'écrit. Avec téléphone, fax, traitement de texte, photocopieuse, tout est possible.

Venez...

François Richaudeau



40 ANS ! C'EST QUOI ?

Quarante ans, ce n'est rien, et c'est déjà beaucoup.

Assez, cependant, pour s'arrêter un instant, mesurer le chemin parcouru, observer le temps, s'interroger, juger, jauger, corriger peut-être, et repartir à nouveau, fort de l'expérience et des liens qui fondent l'état d'esprit d'une aventure.

Il en est ainsi pour "La Gazette de Lurs". Elle ne doit rien, hors son titre, à Théophraste Renaudot, ce médecin de Louis XIII, qui créa sa publication encore modeste en 1631.

Avec le recul – et bien que l'on soit incapable de l'imaginer alors – elle fondait à sa manière (le papier était cher et l'imprimerie absente...) les tweets d'aujourd'hui. Brèves (avant qu'elles ne deviennent des "brèves de comptoir"...), elle portaient leur message aux gens du peuple comme aux grands. L'ordinateur n'était pas connu. Est-ce si grave ?, elles sont passées... Les racines de notre Gazette trouvent, eux aussi, leurs fondements dans cette histoire toute simple. Et confortent son vécu. En maintenant vive la flamme de ces "Rencontres de Lurs" qui cimentent notre retour sur des fondements que nous n'oublions pas. C'est aussi sa mission. C'est aussi sa légitimité.

Et voici que ces quarante ans reviennent à la surface, avec leurs leçons de français, leurs débats d'idées autour de la lettre, leurs traces de syndicalisme ou de politique, leurs réflexions sur l'orthographe, leurs rappels au passé, et ces quelques témoignages de ces "grands" qui nous ont fait vibrer dans la fournaise de la Chancellerie ou l'ébahissement céleste du Théâtre Marais.

Il y a des messages qui ne doivent pas

s'éteindre. C'est aussi le fondement de notre Gazette.

Heureux sommes-nous de pouvoir bénéficier encore, même modestement, de son engagement à entretenir une flamme qui nous a fait grandir dans le

royaume de la belle lettre, de l'image et du graphisme.

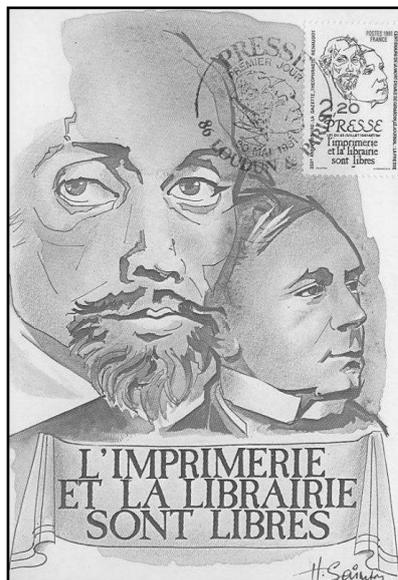
Au fait, au passage, ne serait-il pas bien d'en remercier celles et ceux qui portent sur leurs épaules le soin d'entretenir la flamme ?

Dont acte, en toute fraternité.

Et chantons pour eux un vibrant "À la santé du confrère"...

Ils le méritent bien.

Bruno Dardelet



JEAN PROAL et JEAN GIONO

La brève correspondance publiée dans *Jean Proal & Jean Giono, échange épistolaire* en témoigne.

Fin mars 1929, Ernest et Maria Borrély invitent à Puimoisson Giono, qui vient de publier son premier roman, *Colline* pour une lecture publique suivie d'échanges : lors de cette première rencontre avec Giono, Proal tombe littéralement "sous le charme". Le 8 avril, il lui écrit une lettre, "si étonnante d'humilité, si vibrante d'espoir qu'elle donne presque l'impression de lire les mots d'un adolescent, tiraillé entre fougue et timidité, à un vénéré patriarche du monde des lettres"(p. 13). Proal âgé alors de vingt-cinq ans, n'a pourtant que neuf ans de moins que son aîné, mais il n'a encore publié que six nouvelles, dans la revue *Le Feu*.

Malgré sa peur des « retombements », il dit son espoir d'une amitié, et Giono y répond avec chaleur : *Je ne donne mon amitié que rarement et chaque fois parce que ça me fait plaisir. Cette fois ça m'a bien fait plaisir, croyez-le* (p. 31). *J'ai tellement besoin de ne pas douter de moi* lui confie Proal. Giono l'encourage : non ce n'est pas faute de talent mais *excès de richesse* (p. 30), *Rien ne doit vous empêcher d'écrire* (p. 35)...

Proal lit tout ce que publie Giono et ne cesse de lui dire son admiration : *Votre grand troupeau m'a littéralement passé par le ventre et j'en suis encore tout moulu...* (p 47)

Les deux Jean se rencontrent à plusieurs reprises ; ils s'écrivent à raison de quatorze lettres de l'un (JP) et neuf de l'autre(JG) –presque toutes entre avril 29 et janvier 32.

L'esprit des lettres est souvent simple et banal : échanger le quotidien : leurs amitiés communes, leur métier d'écrire, les aléas éditoriaux...Se sent clairement l'humilité de Proal par contraste aux conseils d'un Giono, dans la posture du conseiller. Giono a déjà acquis une solide confiance

en lui tandis que "Proal, le réservé, l'hy-persensible", labouré par un sens aigu à la fois du tragique et de la splendeur du monde, est habité en permanence par le doute – le doute de et sur lui. Les photographies parlent d'elles-mêmes...

Trop vite jugée par certains Gioniens comme sans grand intérêt cette correspondance est au contraire riche d'enseignement. Sylvie Vignes, spécialiste elle aussi de Jean Giono et devenue contributrice fidèle de la Revue Proal, en extrait la teneur et la profondeur.

Brièveté de cette correspondance, oui, mais 1929, l'année même où commence la correspondance entre Giono et Proal, effets secondaires et ambivalents de la soudaine notoriété, c'est une véritable avalanche de lettres, demandes de conseils ou d'autographes, livres à dédicacer, propositions d'éditeurs, relances d'associations diverses qui s'abat d'un coup, sans transition, sur la maison de Giono à partir de février" (p.17). Proal, lui, est dans ses premiers pas, difficiles pour convaincre un éditeur : "surnuméraire, il se voit ballotté d'affectation provisoire en affectation provisoire, et souvent dans des pays *rudemment triste[s]*, loin des siens et des paysages auxquels il est si fort attaché : c'est ainsi du bureau d'enregistrement à Trélon (Nord), qu'il envoie à Giono sa toute première lettre – *Que je vous envie de rester dans le pays que vous aimez, à l'ombre de ces cyprès que vous faites si gravement chanter*". (p. 19)

Dans cette brève correspondance, on perçoit l'embarras de Proal, "tiraillé entre répugnance naturelle à solliciter et désir de mettre toutes les chances de son côté... Même si c'est Giono qui lui a *spontanément demandé d'être son ami*, Proal ne s'enhardira tout de même qu'à deux occasions à l'appeler *mon cher Jean*, et, dans les deux cas, dans un contexte particulièrement heureux qui le libère et le pousse à une familiarité inaccoutumée :

UNE RENCONTRE MAGIQUE PUIS UN SILENCE

il vient par exemple de retrouver sa chère bande de randonneurs avec lesquels il a gravi les trois mille mètres des Trois-Évêchés – Proal, est un sportif et un véritable montagnard ; le lecteur qui connaît un peu Giono aura en revanche du mal à s'empêcher de sourire à l'idée qu'il pourrait [s]'amener avec de gros godillots à clous pour se lancer tout de go, ainsi que l'y invite Proal, dans une vraie randonnée de trois jours...". "Giono ne marchande ni éloges ni encouragements ...nous ne pouvons juger s'ils sont adaptés, et si effectivement Proal péchait au début par excès de Richesse : telles qu'elles nous apparaissent après publication, elles peuvent paradoxalement sembler moins touffues que certains romans de jeunesse de Giono lui-même ; les conseils qu'il donne à Proal sont précisément ceux qu'il suivra lui-même, près d'une décennie plus tard, amorçant un virage vers des sujets nettement plus sombres et vers un style d'une sobre intensité." (p. 53-54) Giono tente en vain des contacts en vue d'éditeurs...

Il est pourtant "tout à fait injuste de prétendre que Proal fait du Giono, comme se sont entêtés à le répéter, non sans graves conséquences pour le jeune écrivain, certains critiques, membres de comités de lecture et éditeurs" (p. 21). "Ni plagiats ni pâles imitations, décidément, entre ceux qu'on a envie de saluer comme les veilleurs de Puimoisson, mais ils ont eu en commun la passion de certains paysages et, entre eux, surtout, des images et des idées semblent avoir, pendant quelques mois, passionnément circulé. Il convient probablement d'ailleurs de ne pas sous-estimer l'émulation intellectuelle ni la richesse de ce qu'on pourrait appeler une postérité intertextuelle : telle métaphore ou tel motif que l'on retrouvera ensuite sous la plume de Maria Borrély, de Giono ou de Proal est sans doute née dans ce riche creuset collectif et fera ensuite un chemin très

différent dans chacune des ces œuvres typées". (p. 22)

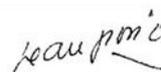
En 1969, peu après la mort de son mari, Suzon écrivait à Giono :

Ne vous cabrez pas. Vous êtes mon ami pour plusieurs raisons. D'abord parce que depuis à peu près quarante ans, je lis vos livres et je les aime – et ils m'ont apporté beaucoup. Ensuite parce que pendant vingt ans – 19 exactement – j'ai été la compagne émerveillée de Jean Proal. Or, seul un stupide malentendu a pu interrompre une amitié si bien commencée et à laquelle je dois vous dire que Jean est demeuré fidèle.

Je viens de relire vos lettres de 29. Quel bien vous avez dû lui faire ! Je voudrais vous dire quel être merveilleux il était...

J'ai consacré beaucoup de temps à tenter, au sens littéral et le plus intense, de faire "re-connaître" Jean Proal. Maintenant, (me considérera-t-on comme habilitée à le dire ?) je suis persuadée que Jean Giono s'il avait encore son mot à dire, inciterait ses lecteurs admiratifs à ouvrir, sans préjugés, à cet autre Jean qu'il avait encouragé, les portes de leur "cœur intelligent"

Anne-Marie Vidal
Présidente des amis de Jean Proal
amis.jean.proal@orange.fr
www.jeanproal.org
contact@jeanproal.org

PROVENCE

Provence, quand tu dors la mer vient te bercer
 Dans ton rêve imagé de gloire planétaire.
 A l'aube le mistral descend te caresser,
 Vient frôler tes reliefs et assécher tes terres.
 J'ai parcouru le monde et connu d'autres cieus,
 Aperçu des volcans couronnés par les neiges
 Parfois incandescents, actifs et besogneux,
 L'Amazone, le Nil que le désert assiège,
 Les tropicales nuits et les lianes géantes
 Et bien d'autres endroits où j'ai vu des mer-
 veilles,
 Mais rien de ce tapis de plantes odorantes
 Ce diamant pur de bleus sous les concerts
 d'abeilles.

Le matin, c'est l'éveil au soleil éclatant
 Qui fait briller l'hiver, les montagnes loin-
 taines.
 L'été, parfois très tôt, il devient accablant,
 Pose une main de feu pesante sur les plaines.
 Parfois, sous le couvert d'un ténébreux nuage
 Disparaît à nos yeux la magie des couleurs.
 Mais ce n'est qu'un instant, le vent fait fuir
 l'orage,
 Le mistral en fureur chasse une autre fureur.
 Tu surprends et séduis ; éblouis et étonnes
 Du Galibier mythique aux grands corsos fleu-
 ris
 Des printemps élégants aux rougeoyants au-
 tomnes
 Tu fascines souvent le visiteur surpris.

Tu le sais, je suis né, j'ai grandi en ton sein
 Entre amandier et ciel, sur un plateau magique
 Et qui me fut offert par un tour du destin,
 bercé par tous les vents qui hurlaient leur
 musique.
 Je ressens ton terroir comme inscrit dans mes
 fibres
 Tant de détails ici me lient aux souvenirs !
 Pays de résistance et pays d'hommes libres
 Pays qui vit un jour la montagne fleurir...
 Tu parles souvent fort, parfois un peu canaille
 Et le bruit de tes rues fait ta réputation.

On se trompe sur toi. Ce que l'on croit pagaille
 N'est qu'un décor urbain pour vivre tes pas-
 sions.

Sur ton territoire combien de paysages,
 Des sables littoraux aux plus hautes prairies ?
 Combien de points de vue et combien de vi-
 sages,
 Et de torrents coulant vers les Saintes Ma-
 ries ?
 Te contempler est comme un moment d'éter-
 nel :
 Le Taneron l'hiver aux violentes odeurs,
 Les glaciers d'Aile Froide ou ocre d'Estérel
 Combien de dégradés de climats, de senteurs ?
 Tu es comme un jardin détrempé de soleil
 Sur un fond musical de cigales cachées,
 D'oliviers toujours verts, de lavande en som-
 meil
 Qui explose le temps qu'on vienne la faucher.

Tu vois, même l'hiver ici, ne fait pas peur,
 Il a, avec l'été, des passions passagères.
 C'est le même soleil et c'est la même ardeur,
 Parfois la même pluie, mais toujours éphé-
 mère.
 Provence tu le vois, j'ai les yeux de Chimène
 Pour ta douce magie et tes torrents de fleurs,
 L'air parfumé d'amour que l'été nous amène,
 Tes festivals qui font la joie du visiteur.

...Je te le dis tout bas, cela est un secret :
 J'aime ton caractère et j'aime ton odeur.
 J'ai pour toi le regard d'un amoureux discret
 Et te quitter un jour sera grande douleur.

Jean Bec

Président des Poètes des Hautes Terres



DE BOUCHE A OREILLES

Créée en décembre 2012, notre association est née de la volonté de quelques personnes, ayant expérimenté la médiation des contes dans des espaces thérapeutiques ou pédagogiques, connaissant la richesse de la littérature orale, et convaincues de son intérêt et de son importance dans le champ social. Les récits qui construisent ce patrimoine oral sont :

- transmetteur d'un savoir élaboré au cours des siècles, qui vient ponctuer les grandes questions originaires et fondatrices de notre développement de pensée.
- une force structurante qui, de par son organisation interne et ses règles d'accès au langage, permet de questionner la personne dans tous ses âges sur sa place sociale, son identité, son histoire émotionnelle, sur la transmission inter générationnelle, sur la mémoire et l'inscription spatiale de celle-ci.
- détenteurs d'une transversalité spatio-temporelle pour tisser des liens entre les cultures et les époques, où l'imaginaire et le symbolique viennent conforter le respect et la nécessaire complétude des différences inter individuelles et inter culturelles, tout en marquant la nécessaire utilité des normes et des valeurs ; l'identité, tant subjective que psychosociale, en est la principale résultante...

Depuis 2012, nous avons participé à plusieurs projets où se sont croisés les générations, les cultures et les différences.

Parmi ceux-ci : nous intervenons dans les maternelles de deux écoles de Manosque où la mixité sociale est peu favorisée. Dans l'une d'entre elles, le projet est en cours depuis 4 ans. Il s'agissait d'abord de restaurer des liens de confiance entre les parents et l'école, leur donner envie de venir partager un moment « plaisir » avec leur enfant, et le souhait d'améliorer l'accès et la maîtrise de la langue orale dans une école où les enfants découvrent le français lors de leur première scolarisation. En collaboration avec les enseignantes, un temps conté une fois par mois a été instauré. Les récits des conteurs étaient ensuite repris en classe, régulièrement. Trois années de « nourrissage », de réflexions partagées avec les enseignants, de propositions amenant les enfants à découvrir leur propre parole, à construire leur récit, à développer leur imaginaire. Et des parents qui redécouvrent dans leur propre culture les récits de leur enfance et osent les transmettre sans peur à leurs jeunes enfants. Des échanges qui s'apaisent au

fil du temps entre les parents et les enseignants. Et depuis 2 ans, les enseignants du primaire font un « retour » positif à leurs collègues de maternelle : ils accueillent au CP des enfants maîtrisant beaucoup mieux la langue française, prenant la parole. En

Février dernier, c'est toute l'école primaire qui est devenue, le temps d'une semaine, « terre des contes ». Sous la houlette de Ludovic Souliman, conteur professionnel, ils ont découvert le plaisir de la parole et du récit partagé. Pendant plusieurs jours, les histoires étaient la seule valeur d'échange, la source de toutes les curiosités. Entrer dans un conte est « une expérience de vie réelle qui engage les corps et les esprits » : après le partage, après le vécu « sensoriel » viennent les mots. Les enfants se sont « troqués » les histoires, ont appris les uns des autres, ont développé leur écoute et leur empathie les uns envers les autres. Voir des enfants très en retrait oser prendre la parole, être soutenu par les autres... Où il s'agit de savoir s'appuyer sur les leaders pour ouvrir la porte aux autres... Et l'on observe une solidarité qui s'installe.

Poursuivant nos objectifs, nous intervenons également en psychiatrie, auprès de personnes souffrant de maladie d'Alzheimer, dans des lieux d'accueils pour personnes déficientes mentales.

Et en octobre 2017, nous organisons un Festival de Contes où nous privilégions des partenariats divers mêlant les publics et les générations pour faire découvrir la richesse artistique et contemporaine de la littérature orale.



LA VOIX DU VENT

Un atelier d'écriture d'après des illustrations originales de Georges Lemoine

Mai 2017. La Maison des Écrivains me propose trois rencontres avec une classe de 5ème au lycée La Fontaine à Paris.

Avec Madame Legrand, le professeur nous choisissons mon roman *La voix du vent*, illustré par Georges Lemoine. Les élèves reçoivent chacun un livre.

Première séance, ils m'interrogent sur le sujet. Sonia est dans le chagrin de la mort de sa mère. Elle doit rencontrer une psychanalyste qu'elle nomme Déteste-Déteste. Ses amis sont Ludovic, qui apprend le violon, et Berthe, jeune africaine venue avec ses petits frères mais sans ses parents.

Sonia décide que la classe entière doit les aider. Puis, à travers les années, elle revit et s'éprend d'un jeune architecte.

Donc nous devisons sur la réalité et sur l'imagination. Inspiré de ma vie mais métamorphosée aujourd'hui, ce récit a plu aux jeunes.

Ils me questionnent aussi sur le métier d'écrivain, ses plaisirs et ses difficultés. Une rencontre très intéressante.

La semaine suivante, j'ai promis une surprise : les dessins originaux de *La voix du vent* que l'illustrateur m'a donnés.

La beauté des illustrations surprend les élèves et chacun choisit celui sur lequel il veut écrire.

Des textes émouvants naissent.

UN VOYAGE À TES CÔTÉS

Par les Monts du Sinaï

Par le fleuve Jourdain

Par les sables dorés

Par les senteurs des dattiers

Pour toi qui en rêvait

Je l'ai fait ce voyage.

À Madama, je ne sens que toi
Sur la route des rois, je te vois
À Akaba, je te dessine
Dans le désert, je t'imagine
Dans mon esprit, tu ne cesses d'exister
Et dans mon cœur, je ne cesse de t'aimer.
Yannis, 5ème 4

Pour la dernière séance, Madame Legrand et moi-même avons décidé de mettre en voix des passages

de ce livre.

Des répétitions, des enchaînements, une oralité théâtralisée autant que faire se peut et les élèves apprennent à dire un texte afin que chacun déguste la richesse des propos.

Une petite mise en scène s'élabore. Mais du travail reste à faire. On ne devient pas comédien en deux heures.

Cependant je crois que les jeunes ont compris l'art de dire un texte ; ils ont également ressenti pourquoi écouter était important.

De ces trois rencontres, et particulièrement de la seconde, durant laquelle les élèves ont écrit d'après les dessins originaux, je garde un souvenir d'un travail utile, agréable et ressenti par la classe entière comme un moment de plaisir.

Je dois dire que j'ai été aidée par l'excellent professeur de français qui pour chaque étape avait préparé de manière remarquable ma venue.

Et pour terminer ce poème :

Je vois une femme assise
Le temps s'est arrêté
En haut des marches un berger
Le temps s'est arrêté
Les ruines se sont écroulées
Le temps s'est arrêté
Une petite chèvre est perdue

Le temps s'est arrêté
La montagne est haute
Le temps s'est arrêté
Le berger va retrouver la chèvre
Et la femme va partir
Ari Spokojny-Caro,



ROLANDE CAUSSE,
écrivain

AINSI, AI-JE SU LIRE

Ainsi ai-je su lire sans jamais l'avoir appris.

En 2009, Mona Ozouf publie un très beau livre, *Composition française, Retour sur une enfance bretonne*, où elle tisse avec élégance et émotion les souvenirs de son enfance bretonne. Sa mère est institutrice en maternelle, son père est aussi instituteur, mais il décède lorsque Mona n'a que quatre ans. C'est bien cette école communale dans le début des années 1930 qui a lui permis de construire une grande carrière.

Écoutons comment elle évoque ses premières années.

Page 40, Mona Ozouf parle de la pédagogie de sa mère.

Je reconnais la matière fervente qu'elle avait de faire son métier, son engagement dans une pédagogie moderne et vivante. Tous deux, mon père et ma mère, avaient correspondu avec Célestin Freinet, qu'ils admiraient pour sa sensibilité libertaire, son invention pédagogique, peut-être aussi pour ses démêlés avec l'Éducation Nationale.

Page 100, l'auteur aborde les méthodes de lecture

*Quand j'entre au cours préparatoire, je sais lire depuis longtemps : dès mes deux ans, pour me soustraire à la vigilance incertaine des Marie-Jeanne chargées de me garder, ma mère m'a installée au fond de sa classe pléthorique ; une soixante de bambins de deux à six ans ; aux plus grands, par je ne sais quel tour de force pédagogique, elle apprend à lire. Ainsi ai-je su lire sans jamais l'avoir appris. Quand je « réapprends » à lire au cours préparatoire, à travers les exemples débiles de la méthode Boscher (Lili a lu le livre de Lolo), il y a beau temps que je déchiffre avec avidité les étiquettes des paquets et des bouteilles, les enseignes des magasins ... ; je lis déjà, toute seule, *Prinsezig an dour en breton*, et les *Malheurs de Sophie* en français...*

Reste le souvenir d'une perplexité. Dans cette classe où la maîtresse nous apprend des fables en nous les répétant, puisque collectivement nous ne savons pas lire, l'histoire du corbeau et du renard me sera longtemps opaque. Que fait au juste un archevêque dans l'arbre du corbeau ? « Il ouvre un archétype », c'est l'abracadabra que j'attends, et j'ai beau tenter de restituer un peu de cohérence à l'affaire en imaginant qu'il laisse tomber sa « croix », l'histoire me paraîtra obscure jusqu'au jour où le texte écrit me sera - enfin- une illumination...

Page 99, Mona Ozouf décrit l'anticipation bien avant François Richaudeau...

« La leçon de couture des samedis après-midi comporte une lecture et le choix d'une lectrice qui doit, pour celles qui sont courbées sur leur ouvrage, lire Sans famille. La classe me réclame : je lis plus vite que les autres, repère de loin les points d'interrogation et d'exclamation, je mets « le ton », avec, j'en ai peur, un brin d'emphase.... »

Mais, l'apprentissage de la lecture ne serait pas complet sans les bibliothèques de son enfance.

- Borges dit quelque part être né dans la bibliothèque paternelle et n'en être jamais sorti. J'éprouve parfois ce sentiment aussi, même si celle de mon père avait moins d'ampleur.... Mais dans la maison, il y a beaucoup d'autres livres ; livres enfantins pour moi et ceux qui venaient de la jeunesse de ma mère et ceux qui portaient la marque, soit de ses goûts, soit des lectures canoniques des Écoles normales d'instituteurs.

- Au fond de la classe du cours moyen, il y avait une armoire vitrée qui contenait les livres qu'on appelait pompeusement « les livres de bibliothèques » ... Chaque élève a droit d'en emprunter un chaque semaine, rien qu'un, hélas.

- Une troisième bibliothèque devait, à la fin de cette école primaire, me laisser entrevoir d'autres trésors de livres... Dans la chambre de ma nouvelle amie, une imposante armoire contient, sous des reliures roses et grenat, des titres de la comtesse de Ségur que je ne soupçonnais pas... Dans la bibliothèque du docteur (son père), des livres encore : on m'apprend qu'il faut les avoir lus pour pouvoir prétendre à la culture, tant ils sont supérieurs aux autres : j'entends pour la première fois parler de Mallarmé, de Proust, de Valéry.

- Grâce à Renée Guilloux, son professeur de français en troisième, Mona va pouvoir rencontrer Louis Guilloux. Dans la maison de la rue Lavoisier ... des livres partout ... aucune pièce ne semble affectée à un usage particulier, on s'y déplace au gré des désirs et des occupations.

Louis Guilloux fut surtout pour Mona un indicateur de lecture.

Merci à Mona Ozouf d'esquisser ainsi une pédagogie efficace de l'apprentissage de la lecture fort éloignée des recommandations officielles d'aujourd'hui.

François Grandmars

LE SCANDALE SUR LA LECTURE

François Richaudeau a écrit cet article en 1985 pour le numéro 64 de la revue Communication et Langages

Ce scandale ? la dégradation de l'apprentissage de la lecture en classes élémentaires, tout le monde en est bien convaincu : des parents qui se souviennent de la qualité de leurs maîtres et de l'efficacité des méthodes traditionnelles, aux auteurs (souvent des professeurs éminents) qui, dans leurs livres, à la radio, à la télé, la dénoncent avec force et compétence. Alors, oui : il y a cependant scandale et également carence.

Où est la réalité, l'apprentissage de la lecture est-il vraiment à la dérive ? François Richaudeau veut en avoir le cœur net, il pense à une confirmation par les chiffres. Il écrit au général, responsable de la direction centrale du Service national (nous sommes en 1984). François reçoit dans les 8 jours un volumineux dossier bourré de statistiques : de l'année 56 à l'année 84. Il en extrait des pourcentages correspondant à 1956, 1970, 1984 : sujets totalement illettrés – 5,48 %, 0,91 %, 0,78 % / Sujets n'ayant obtenu ni le certificat d'études ni le diplôme de fin d'étude obligatoire ou n'ayant pas dépassé le niveau des classes de 5^e – 38,83, 16.45 %, 9,87 % / Sujets ayant poursuivi leurs études au-delà mais sans la sanction finale d'un diplôme – 48,80 %, 33,02 %, 20,53 % / Sujets titulaires d'un CAP au minimum et au-delà – 6,89 %, 47,62 %, 68,84 %.

Les conclusions de ces statistiques sont écrasantes, écrit François : le nombre de lecteurs formés par l'école a considérablement augmenté en moins de 28 années.

Alors, oui poursuit-il : il y a scandale sur la lecture et également carence.

Le scandale c'est cette campagne de dénigrement du corps enseignant et de l'institution pédagogique. Ces instituteurs, institutrices (avec — pour une minorité d'ailleurs —, des méthodes dites nouvelles) n'ont jamais formé autant de lecteurs, autant d'élèves d'un niveau moyen et supérieur. Bien entendu parmi les deux centaines de milliers d'instituteurs existents des incompetents et des farfelus ; et ils seront toujours trop nombreux. Et puis, avec la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans, on constate nécessairement la présence d'élèves à niveaux très faibles, parfois même des classes entières de faible niveau. Mais il ne faut pas que l'arbre cache la forêt et il est malhonnête de

braquer le projecteur uniquement sur ces cas en dissimulant la situation générale.

La carence c'est que cet effort de l'Education nationale est néanmoins insuffisant. L'ouvrier agricole qui conduisait son attelage de bœufs de labour devait-il savoir lire ? Et surtout qui s'occupait de savoir s'il savait lire ? Et qui aurait reproché à l'instituteur du village cet échec ? »

Mais, aujourd'hui l'ouvrier de chez Renault devrait être du niveau du baccalauréat pour conduire et maîtriser ses robots. Or toujours selon les statistiques de l'armée française en 84 : seulement 28,74 % des conscrits possèdent ce parchemin. Là est la question : sa réponse n'est pas de prétendre que notre enseignement se dégrade : car c'est faux. C'est d'affirmer qu'il n'évolue pas encore assez vite.

Et le scandale c'est de défendre encore les vertus d'un pseudo-élitisme qui relève de temps révolus. Or, ces défenseurs sont les mêmes qui prétendent avec autant de mauvaise foi que d'incompétence — que l'école forme moins de vrais lecteurs.

La carence c'est celle d'un système conçu pour rejeter — exclure — vers le bas les moins bons, au lieu de les aider à devenir meilleurs ; c'est la sacrosainte institution de ces barrages à vie, découlant de classements et diplômes pompeux avec la quasi-absence de filières de rattrapage : depuis le niveau CAP jusqu'à celui de Polytechnique et de l'École des mines ; et pourquoi pas les mérites professionnels ne pourraient-ils, dans certains cas, se substituer à ceux des concours !

Et le changement ce n'est pas le retour à un passé mythique (et mensonger) : c'est — puisque nous sommes partis de l'enseignement de la lecture — d'adapter celui-ci à notre environnement culturel et économique, par exemple de généraliser le concept de stratégies de lecture. C'est, sur un plan plus général, de décider vraiment d'analyser ce qui, de nos jours, ne nous permet pas d'aller encore plus loin, encore plus vite pour former des adultes adaptés aux tâches qui les attendent. Et d'en tirer rapidement des conséquences pratiques et raisonnables

François Richaudeau

Référence : http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1985_num_64_1_1684

G

LES ANIMAUX A FABLES

Sur l'île Ferry, capitale de l'archipel Gratuitéoblignatoire rien ne va plus. Le roi Jules a convoqué son nouveau ministre de l'éducation, monsieur de Blanquefort.

- Depuis votre décision hasardeuse

L'île est de partout envahie

De groupes d'animaux qui se sont réunis

Et forment tous ensemble une assemblée houleuse

- Sire, serait-ce ma décision d'offrir les Fables de la Fontaine aux élèves de CM1 qui provoquerait cette révolte ?

- *La Fontaine et ses fables sont nommément en cause.*

L'âne, ce pelé, ce galeux, laissant son pré, crie

Avec l'agneau : « Avons-nous l'air d'abrutis ?

Pourquoi écrire en vers et pas en prose ?

- *La belette et le lapin pactisent avec le chat.*

On lit sur un panneau le slogan du corbeau :

« Passer pour un idiot, moi, j'en ai plein le dos. »

Ecoutez les revendications qu'enregistre le rat.

- Mais sire, je suis pragmatique, les fables nous disent quelque chose de la vie !

- *Rien de merveilleux dans le monde des fables.*

Les animaux contractent la peste qui les décime,

Le cerf tombe malade, le chien a le cou pelé, la cigale déprime...

Tous réclament : « Des soins aussi pour nous les misérables ! »

- *Tous suivent le renard « vieux routier et bon politique »*

Les chevaux du coche exigent un compte pénibilité.

L'âne du meunier implore pour une retraite anticipée.

« Pour un nouveau code du travail, on revendique ! »

- Ne mélanchons pas tout, je suis pragmatique !

Les Fables sont une fidèle représentation de la société. Mais quels sont ces cris ?

- *Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie !*

Dans toutes les fables pas de parité, assurément.

Pour cent-vingt-trois hommes, quinze femmes, seulement.

Elles sont égoïstes, sottes, vaniteuses, bavardes, rabat-joie...

- Je suis pragmatique. Étudier les morales permet

tent de mieux vivre ensemble.

- Ecoutez plutôt la morale de l'araignée et l'hirondelle !

« Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :

L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis

A la première ; et les petits

Mangent leur reste à la seconde. »

Les animaux exigent un monde plus fraternel.

Soudain, la porte du bureau s'ouvre.

- Vous pourriez frapper ... ! Ah, monsieur d'Ermenonville ! Monsieur de Blanquefort je vous présente mon conseiller en éducation.

- Ainsi, vous êtes la cause de cette révolte monsieur le nouveau ministre ! Je ne vous félicite pas ! *On fait apprendre les fables de la Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis ; car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu.*

- Mais les Fables de la Fontaine, c'est notre littérature.

- Bon, moi, je vais herboriser avec Emile. Quand tout ceci se sera calmé nous parlerons de méthode de lecture monsieur de Blanquefort. La méthode naturelle, souvenez-vous monsieur de Blanquefort, la méthode naturelle ... A propos sire, avez-vous mis à la retraite anticipée l'inspectrice générale madame de Boscher, comme je vous l'avais conseillé ?

« Mon lapin a dévoré toute l'avoine de ma tante », « La voiture de la bouchère a culbuté à côté du fleuve ». Ça c'est de la littérature ! N'est-ce pas monsieur Blanquefort ! Nous en reparlons

Dominique GRANDPIERRE



EMPÊCHER DE LIRE !

Empêcher de lire...(*En péché de lire...*)

Lire est un péché : c'est, en effet, à la fois un plaisir irrésistible et un pouvoir. C'est le pouvoir de m'informer, de réfléchir, de comprendre... autrement et indépendamment de la voie sonore. Et il n'y a pas d'heure pour lire... Aussi, les pouvoirs en place – de quelque nature qu'ils soient – ne voient pas d'un bon œil que l'écrit soit facilement accessible à tous. « Depuis le temps des salles d'écriture de Mésopotamie et d'Égypte, on soupçonne le savoir-faire du lecteur d'être une magie dangereuse », comme le remarque Alberto Manguel. Aussi les pouvoirs en place usent-ils, de nos jours encore, de tous les moyens pour empêcher la lecture.

Les dominants fondent en effet leur pouvoir sur leur facilité d'accès à l'écrit. Ainsi, tous les grands prêtres, de quelque religion qu'ils soient, sont ceux qui détiennent *Le Texte* et savent le lire – que ce soit le Livre (sacré) ou les entrailles du poulet sacrifié. Les politiques et les administrateurs fondent également leur pouvoir sur leur capacité à é-dicter et à appliquer les textes qui font (leur) Loi – textes souvent inaccessibles, matériellement et intellectuellement, aux humbles justiciables et aux administrés. Les scientifiques fondent une bonne part de leur autorité sur le nombre d'articles publiés et le nombre de fois où leurs écrits sont cités. Le pouvoir des médias est également fondé sur l'écriture. Tous les programmes audio ou audiovisuels ont un synopsis ou un scénario écrit, dissimulé aux auditeurs et au public en général. Il n'est pas de film, de chanson, d'animation, de débat, d'émission... qui n'ait un support écrit, lors de sa préparation, comme pendant son déroulement (notes, fiches, prompteur...). Enfin, en économie, les producteurs-manipulateurs s'appuient sur des études écrites, souvent inaccessibles aux consommateurs... L'écrit, sa maîtrise et son contrôle, sont bien du côté du Pouvoir. Les dominants contrôlent l'accès à l'écrit de deux manières. D'une part, ils limitent voire obturent l'accès aux textes. D'autre part, ils réduisent ou empêchent toute capacité de lire hors de leur contrôle. Les modalités de ces deux types d'interventions peuvent être dures ou douces, mais elles sont toujours fermes.

Ainsi, au cours des siècles, la production des écrits est dûment contrôlée et filtrée (*imprimatur*, censure, interdictions...). Des auteurs-enquêteurs sont tués avant même de terminer leur article – par des fatwas notamment. Ou des imprimeries ne trouvent plus de

papier à acheter. Si néanmoins des textes « impurs » arrivent à paraître, leur distribution est alors interdite. Ou bien ils sont achetés en masse et disparaissent des kiosques ou des librairies. Ou encore, ils

sont carrément brûlés. Seuls les livres officiels sont autorisés, voire distribués gratuitement ou presque. C'est flagrant dans les pays ouvertement totalitaires. Mais même dans les démocraties, il est encore des livres ouvertement interdits et des « enfers ». Un autre moyen, récent, de neutraliser certains écrits est de les noyer dans un flot débordant d'écrits inutiles et superficiels (internet, presse écrite, éditions de masse...) entre lesquels ils passent inaperçus. Et les sollicitations incessantes perturbent l'attention, la concentration – le *zapping* à côté et entre les écrits est une forme d'encouragement à ne pas lire.

Parallèlement au contrôle de l'accès au livre, la possibilité de lire est dûment empêchée. D'une part, les dominants discréditent l'interprétation « déviante » de ces écrits « sacrilèges » ou « hérétiques ». Soit ils les condamnent – textes et auteurs (autodafés, bûchers, prisons, goulags...), soit ils les réduisent dans et sous une édition massive du dogme « véritable », soit encore ils les critiquent, soit enfin ils les étouffent. D'autre part, ils minimisent et empêchent l'acquisition de la compétence en lecture. Et quoi de plus subtil que de le faire sous couvert « d'apprendre à lire » ou de « lutte contre l'illettrisme » ? Contrairement à une idée reçue, en effet, l'école n'enseigne pas à lire, mais plutôt à ne pas lire. Ceux qui l'instituèrent, à la fin du XIX^e siècle, en Europe, ne s'en sont pas cachés : « *Les réformateurs réclamaient une pratique élémentaire de la lecture, de l'écriture et du calcul : il n'était pas question que l'élite des litterati soit plus nombreuse en 1900 qu'en 1200* ». Quant à la « lutte contre l'illettrisme », elle est le fait des lettrés qui affirment ainsi leur hégémonie sur les illettrés. Au mieux, les illettrés sont alpha-bêtisés – et non lecturisés – et cantonnés à un registre supposé « fonctionnel ». Dans le même temps, le rôle de l'écriture dans la justification du pouvoir est escamoté.

La meilleure parade contre ces quatre formes foisonnantes d'empêchements est « le savoir et la conscience » de ces empêchements... Ce que permet précisément le lire. « Choisir/élire » (*eligere*) et « intelligence » (*intelligere*) n'ont-ils pas la même racine que « lire » (*legere*) ?

ÈVE LÈVE TOI !

Bleus sont tes yeux, blanche est ta robe,
rouges sont tes lèvres.
Tu marches, tu t'avances, tes talons résonnent
dans la nef ;
L'écho de tes pas rencontrant les murs en
relief,
Le bonheur est à son comble ... Ah quelle
douce fièvre
S'empare de ton être à la vue de cet homme.

Homme, qui, tu l'espères :
Te chérira, t'aimera et te comblera.
A cette pensée, tu lui ouvres tes bras
Lui offrant ainsi ton cœur, ton âme et ta chair
Et c'est avec le baiser qu'en somme

Débutent, que commencent les festivités.
La foule est en émoi et tout se trame ;
Traînant avec toi ce cortège réjoui, on t'ap-
pelle « Madame ».
Tu dances, tu fêtes, tu chantes à tue-tête la fin
de cette amourette pour le début de ta vie de
mariée.

C'est dans une insouciant lieuse que tu te
remémoires cet instant
Cependant, ce décor idyllique n'a rien à voir
avec maintenant.

Bleus sont tes bras, blanc est ton visage,
rouges sont tes yeux.
Voilà ce que cachait ton voile quand tu t'es
mariée :
De la crainte, des larmes ... une absence de
liberté
Qui commence à te faire douter de l'existence
d'un quelconque dieu.

Ainsi tu demeures silencieuse face à l'igno-
minie.
Parcimonieuse martyre que tu es, tu feins un
sourire bêtement.
Alors que tremblent les cloisons quand s'abat-
tent les châtements.

Mais cela ne peut durer Ève, tu dois te
réveiller !
Ouvre les yeux et regarde ce qu'il est advenu
de toi !
Ce visage miséricordieux est tien, le tien : te
voilà la proie
De cet homme que tu prenais pour ta moitié.

Qui s'est emparé de tout : sans te remercier
Si ce n'est avec des coups ; quelle cruauté !
Ève, tu dois retrouver ta liberté.

Tes orbes pâles brillent encore d'espoir
De l'espoir d'être maintenant sauvée.
Mais pour cela ; il te faut parler,
Avant qu'il ne soit trop tard.

Maintenant il te faut parler sinon :

Zéro personne, aucune, ne le saura
Six voisins entendront un jour, pourtant, les
cris
Six voisins appelleront donc la police
Un premier officier viendra en visite
Huit autres auront suivi car les
Neuf ecchymoses sont difficiles à camoufler
Quatre coups supplémentaires après leur pas-
sage seront donnés
Sept petites pilules dorées pour t'aider à ou-
blier
Neuf autres pour te faire oublier
Zéro battement ... Ton cœur s'est arrêté.

Alors Ève, si tu veux éviter un destin si fu-
neste
Échapper à cette vie chaotique, trouver ta
voie,
Manifester ta colère ! Envole-toi vers un ave-
nir plus leste,
Je t'en conjure ; Ève, lève-toi !

Samantha Scales
15 ans— élève de troisième

À PROPOS DES CARTES MENTALES

Dans un précédent article (Gazette de Lurs n°39) nous examinons la possibilité qu'avaient les cartes de représenter autre chose que des éléments de géographie physique ou humaine ; en l'occurrence, de figurer des états psychiques, des concepts littéraires ou philosophiques, des parcours initiatiques ou spirituels.

Mais les cartes et les plans peuvent aussi être des instruments performants pour augmenter les capacités de la mémoire ou les facultés à organiser des informations complexes. On fait ici allusion aux « mindmaps » * ou cartes mentales ou encore topogrammes, et pour ce qui concernent les plans, les « palais de mémoire », où les éléments à mémoriser sont répartis dans différents endroits d'un édifice architectural imaginaire.

Restons-en aux cartes. Celles-ci sont dressées par le sujet soumis à une complexité d'informations qu'il doit organiser et mémoriser. Articulés autour d'un noyau central, elles mettent en œuvre des lignes, des symboles, des images, des mots, des couleurs illustrant des concepts simples et faciles à mémoriser. L'élaboration d'une « mindmap » permet de transformer une longue liste de données rébarbatives en un diagramme attrayant, coloré, logique et hautement structuré en harmonie avec le fonctionnement naturel du cerveau.

Au bout du compte, les cartes ainsi construites présentent toujours l'aspect d'une cellule neuronale portant une idée centrale et reliée par un réseau d'arborescence à des idées connexes. Elles sont donc bio compatibles avec notre cerveau.

Au lieu de concevoir les processus d'apprentissage ou de raisonnement uniquement de façon linéaire, on les imagine se déployant en réseau. Comme le dit Tony Buzan, le psychologue britannique inventeur des « mindmaps » on utilise à la fois son cerveau gauche et son cerveau droit : Le gauche étant spécialisé dans tout ce qui est linéaire, logique et les mots, le

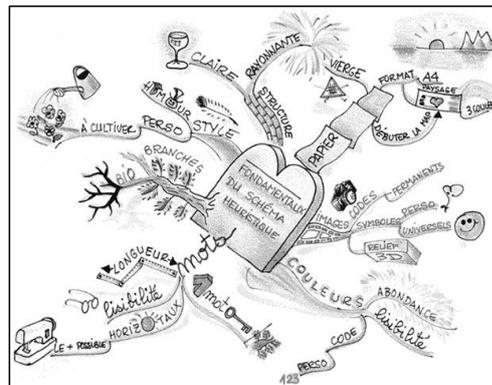
droit dans celui de la spatialisation, des couleurs, du rythme et de l'imagination.

On rejoint, ici encore, une intuition de François Richaudeau, critique infatigable de la

pensée linéaire cartésienne (cf « Façons de... » page 13 et 18) et défenseur du concept de la pensée complexe en réseau, dont il trouvait les prémices dans les ouvrages de Ramon Lulle et surtout d'Athanase Kircher, et que l'on peut voir aussi dans les modes d'invention d'un Einstein, Newton ou Leonard de Vinci.

* les traductions françaises de « mindmap » ne rendent pas compte de la polysemie du mot anglais « mind » qui signifie, à la fois, « esprit », « mémoire », et « raison », rassemblant ainsi les deux hémisphères gauche et droit du cerveau.

Alain Le Métayer



L'ART À L'ÉCOLE

Dans les États modernes de nombreuses institutions ont été mises en place pour répondre aux demandes exprimées par la société. L'ouverture de l'école aux arts fait depuis longtemps partie de toute pédagogie qui se respecte, c'est une préoccupation partagée aussi bien par les enseignants que par les parents d'élèves. C'est ainsi qu'a été créé en 2005 le Haut Conseil de l'Éducation Artistique et Culturelle pour assurer la promotion des arts à l'école. Nous ne pouvons que nous réjouir de cette instance coordonnatrice d'une pratique déjà largement répandue dans les établissements qui consiste sous des formes diverses à mettre en contact l'enfant avec la création artistique.

Il y a peu j'ai retrouvé une citation du poète et peintre Max Jacob, ami d'Apollinaire et de Picasso. Cette citation datée de 1941 est la suivante : « La poésie redeviendra humaine ou périra comme inutilité ». Il m'a paru intéressant de la mettre en regard avec la sophistication des moyens employés actuellement pour développer l'art à l'école. Le politique s'inscrit dans l'horizontalité, ce n'est pas à lui de décider si l'art doit redevenir humain ou pas. Ce choix relève de l'artiste lui-même. L'action du politique va donc consister à assurer la promotion de toutes les formes d'art, l'« humain » comme l'« inutile ». En poussant le raisonnement à l'extrême, en imaginant la victoire du second sur le premier, on peut donc envisager une gigantesque tuyauterie dans laquelle ne passerait plus que du vide, une tuyauterie n'ayant d'autres buts que de se survivre à elle-même. À l'inverse, à l'époque où n'existaient pas encore ces dispositifs codifiés, se sont produits durant le temps d'enseignement des événements d'une grande intensité artistique qui ont laissé des traces durables chez ceux qui les ont vécus. En voici trois exemples. Le premier m'a été donné par un ancien élève du Lycée Jean-Aicard de Hyères, aujourd'hui marié à une artiste-peintre. C'était au début

des années soixante-dix, un professeur de philosophie, avait amené sa classe chez le poète Saint-John Perse, prix Nobel de littérature, qui s'était retiré sur la presqu'île de Giens toute proche. La rencontre fut lumineuse ! Le deuxième est relaté dans Sur la page chaque jour, le livre d'entretiens que j'ai réalisé avec Daniel Biga. Le poète niçois fait référence durant sa première troisième en 1954/1955 à un professeur de français, Monsieur Viguier qui l'a ouvert à la « vraie littérature ». « J'ai su par la suite qu'il écrivait lui-même » confie Daniel Biga » en ajoutant plus loin « Dans ses cours passait encore un peu d'Eluard, de Prévert, de Reverdy, de Max Jacob, etc... En 1955, ce n'était pas courant. » Le troisième est encore plus ancien. Il remonte à 1930, année où Jean Bouhier, le fondateur de l'École de Rochefort, est en classe terminale à La Rochesur-Yon. Son professeur de philosophie s'appelle René Château, c'est un jeune normalien. Il lit en classe Le cimetière marin de Paul Valéry, fait découvrir à ses élèves le premier numéro de la revue Document qui contient des reproductions de Picasso et Paul Klee. Pour le futur poète qui le raconte dans son livre Fortune du poète c'est une révélation.

Si la transmission artistique est une question de moyens, elle est donc avant tout une affaire de passion, nous pourrions dire de verticalité, c'est-à-dire de dépassement désintéressé et d'oubli du contexte. Nous pourrions ajouter que la manifestation de cette passion est d'une efficacité redoutable. S'ensuit donc cette conclusion que c'est à la croisée de l'horizontalité de la préoccupation politique et de la verticalité de l'exigence artistique que devrait se situer cette mise en contact de l'élève avec ce mystère que reste l'art.

Jean-Luc Pouliquen



LA SÉLECTION DE LA GAZETTE

La voix du vent – Rolande Causse – illustrations Georges Lemoine - Gallimard-jeunesse -

Sonia, à 13 ans, est plongée dans l'indicible douleur de la mort de sa mère Anna. Cette douleur, elle la partage avec son père, mais rien ne peut la consoler. Sonia ne dit rien sur cet avant, si différent de l'après. Comment vivre avec le poids de l'absence définitive de celle qu'il aime ? Heureusement, son père, sa grand-mère, et quelques amis du collège sont là, à ses côtés. Et la psy aussi, chaque semaine. Petit à petit, ce temps noir s'éclaire et devient un temps blanc, un temps doux, un temps heureux... Rolande Causse dessine avec beaucoup de justesse de sentiments, de délicatesse et de poésie le portrait d'une jeune adolescente qui lutte pour retrouver la voie de la vie et du bonheur, celle que sa mère a toujours voulu pour elle...

Lire se livre – Jean-Pierre Lepri, éditions Myriadis –

Préface de Jean Foucambert et Bernard Collot, postface de Jean Carle.

Au-delà de la fausse querelle des « méthodes » – syllabique contre globale – voici un témoignage, argumenté scientifiquement, sur comment je lis et sur comment j'apprends à lire. Et sur pourquoi lire-vraiment ne saurait être enseigné.

Quelques réponses en bref et en d'autres termes :

- 1- Lire c'est chercher du sens, donc des idées.
- 2- Une idée, ce n'est pas une suite de syllabes, ou de mots ou, encore, de détails ou de faits.
- 3 - Nous retenons plus facilement les idées que les faits ou les détails.
- 4- Donc trop s'attarder aux détails fait perdre de vue l'ensemble et nuit à la compréhension.
- 5- Et finalement, lire rapidement favorise la compréhension.

CITATIONS DE F. RICHAUDEAU

« Nous sommes, dans le domaine de la lecture visuelle et silencieuse, tous des autodidactes. »

« L'articulation d'un mot est beaucoup plus longue que sa simple perception ; elle prend environ quatre fois plus de temps. »

« Avez-vous connu l'ivresse de saisir le sens d'une page entière en un seul regard ? »

LES AMIS DE LA GAZETTE

- Pour nous donner votre sentiment sur cette Gazette. Pour proposer un article.
- Pour recevoir La Gazette par internet en nous communiquant votre adresse.
- Pour nous aider en adhérant à l'association de la Bibliothèque pédagogique Richaudeau ou en faisant un don.

- Pour suivre nos projets :

<http://bibliotheque-pedagogique->

La Gazette de Lurs

Place du Château
04700 - LURS
06 30 81 92 73
gazettelurs@orange.fr

Rédacteur en chef : Jean-Marie Kroczek

Comité de rédaction :

Yvette Richaudeau
Jean-Marie Kroczek
Dominique Grandpierre